N° 802. MERCREDI 1er AVRIL 1863. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

31 mars 1863.

Plusieurs correspondances de New-York annoncent, comme les journaux anglais, la prise de la ville de Mexico. On sait aujourd'hui que cette nouvelle est inexacte et les derniers renseignements ne parlent que des préparatifs faits par le général Forey pour diriger l'armée sur Puebla.

On a reçu par la voie de la Havane des nouvelles du Mexique qui annoncent la concentration de l'armée française sur Puebla. Cette ville est défendue par 24,000 hommes sous les ordres du général Ortega.

Une lettre de Puebla annonce qu'un soulèvement a éclaté au Cerro de Guadalupe. 2,000 hommes de troupes juaristes se seraient ralliées à notre cause. Les généraux commandant à Puebla sont Iglésia, Comonfort et Negrete, mais ce dernier est surveillé par ses collègues, qui suspectent sa fidélité.

Les dépêches de Varsovie annoncent que de nombreux détachements d'insurgés se forment dans les palatinats de Lublin et de Sandomir. Les Russes sont forcés de dégarnir le palatinat de Cracovie pour se porter au devant de l'insurrection qui augmente sérieusement.

Les populations de la Lithuanie font éclater leurs sentiments unanimes en faveur de l'Eglise catholique.

La *Gazette de Cracovie* annonce que les Russes ont de nouveau violé la frontière autrichienne le 21 mars. Environ 300 cosaques ont pénétré dans le village de Czulie et ont désarmé le poste autrichien chargé de surveiller la frontière.

On écrit de Londres qu'un bâtiment vient de quitter l'Angleterre, emmenant un corps de volontaires pour une destination inconnue, d'où ces hommes espèrent pouvoir se joindre aux insurgés polonais.

Ce corps est commandé par le colonel Lapinski. Les volontaires ont avec eux beaucoup de munitions et d'armes.

J. REBOUX.

La *Patrie* contenait hier la note suivante:

Les feuilles allemandes s'occupent d'une proposition qui aurait pour objet de constituer un royaume de Pologne dans les limites actuelles du duché de Varsovie et sous le sceptre du duc de Leuchtenberg.

Il résulte de nos renseignements qu'une combinaison de cette nature a été effectivement examinée il y a quelque temps, mais nous ne savons s'il en est encore question, et même si elle a été jamais diplomatiquement formulée. — (E.-B. Guillaud).

On lit dans le *Temps :*

« Nous apprenons d'une source sûre, qu'on peut s'attendre sous peu de jours à une recrudescence du mouvement.

» Samedi dernier, un vaisseau emportait d'Angleterre, — ceci est à ma connaissance personnelle, — deux cents Polonais qui allaient conquérir la patrie, ou se faire tuer à son service. Hier, j'ai causé avec un des représentants de cette révolte héroïque. Son visage était calme ; ses paroles respiraient une foi supérieure aux revers. Je lui ai parlé de Langiewicz, de la gravité qu'on attribuait ici à sa défaite; il m'a répondu : « Voilà quelles tristes » conséquences entraîne toujours un faux » pas. Langiewicz n'aurait pas dû se déclarer dictateur. Il fait par là croire à » l'Europe que la Pologne c'était lui. J'es» père que nous détromperons l'Europe. » Et il a répété ce que disait le *Daily-Telegraph* : « La Pologne n'est pas morte avec » Kosciusko ; elle ne mourra pas avec » Langiewicz. » — L. Legault.

On lit dans la partie non officielle du *Moniteur :*

Le préfet de la Loire-Inférieure, grand officier de la Légion d'Honneur.

Vu le numéro du journal le *Courrier de Nantes*, du 21 mars, lequel contient, à la 1re colonne de la 1re page, un article signé : *V. de Courmaceul*, intitulé : *Le Sénat passe à l'ordre du jour*, commençant par ces mots : « cent neuf voix contre dix-sept, » et finissant par ceux-ci : « qui tendent vers lui des mains suppliantes. »

Considérant que, par un compte rendu infidèle de la séance du Sénat du 19 mars, l'auteur de cet article dénature et calomnie la politique du gouvernement ;

Vu la lettre du ministère de l'intérieur en date du 26 mars ;

Vu l'article 32 du décret organique du 17 février 1852, sur la presse :

ARRÊTE:

Art. 1er. Un premier avertissement est donné au journal le *Courrier de Nantes*, dans la personne de M. V. de Courmaceul, gérant et signataire de l'article.

Art. 2. Le commissaire central de police est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Nantes, le 27 mars 1863.

CHEVREAU.

Mexique.

Le *Tasmanian* est attendu depuis hier 30 mars à Southampton, venant de Vera-Cruz.

Il n'est pas probable qu'il apporte des nouvelles importantes du Mexique. Les plus récentes dépêches de la Havane sont du 28 février, et, d'après les derniers avis reçus de la Vera-Cruz, le général Forey ne devait quitter que vers le 20 ou le 25 du même mois Orizaba pour aller établir son quartier-général à Quecholac, à environ 60 kilomètres de Puebla ; or, le *Tasmanian* est parti le 1er mars avant qu'on ait pu connaître le fait de l'arrivée du quartier-général à Quecholac.

On croyait à la Vera-Cruz que Puebla serait attaqué le 1er mars. Les généraux Ortega et Comonfort ont concentré 30 à 35,000 hommes pour la défense de Puebla.

Le 9, deux navires français sont entrés dans le port de Minatitlan, et se sont emparés de la ville sans opposition.

Pologne.

On écrit à la *Gazette de Breslau* du 26 :

Varsovie, 14.

L'échec de Langiewicz n'a nullement découragé le pays, et il ne vient à l'idée de personne de considérer les derniers événements comme la fin de l'insurrection. Je m'en vais vous communiquer une conversation que j'ai eue hier avec deux propriétaires que je connais depuis longtemps comme des gens très modérés et n'approuvant même pas tout d'abord cette résistance désespérée du pays. Ces messieurs sont ici depuis quelques jours pour mettre leurs affaires en ordre, avant de se joindre aux insurgés. Paraissant étonné de leur résolution, je reçus la réponse suivante :

« La guerre que nous font les Russes a, outre son caractère politique, où le droit est de notre côté, un autre caractère qu'il n'avait pas jusqu'à présent : l'incendie des villes et des villages, le massacre en *gros*, les pillages et les arrestations montrent clairement que les Russes veulent nous décimer et nous exterminer. Les autorités militaires moscovites disent, il est vrai qu'elles ne peuvent arrêter les excès de la soldatesque, mais il est certain qu'un grand nombre d'officiers supérieurs ont non-seulement engagé au pillage, mais encore récompensé les coupables. Rien de plus facile pourtant que d'arrêter ces scènes de massacre. En faisant fusiller les principaux faucheurs, non-seulement le grand-duc n'a rien fait dans ce sens, mais au contraire il remercie au nom de l'empereur les troupes pour leur conduite brillante.

» Si donc les autorités ne font rien pour arrêter ces monstruosités, il est du devoir de chaque citoyen de courir aux armes pour défendre l'honneur de leurs femmes, la vie de leurs familles, et empêcher que leurs biens et leurs foyers ne deviennent la proie de ces hordes sauvages et féroces. Le gouvernement veut nous effrayer en route ; il nous annonce l'arrivée de nouveaux régiments de cosaques du Don, ramassis de bandits qui servent moins à faire la guerre qu'à piller, dévaster et massacrer. Nous devons donc les devancer pour défendre nos maisons et nos foyers, et si le gouvernement russe ne craint pas de recourir à de pareils moyens, nous aussi nous ferons notre possible pour le prévenir dans ses desseins sanguinaires. »

Ce sont là les paroles d'hommes modérés, sérieux, considérés et décidés. Tracez-vous donc le tableau de ce que nous réserve l'avenir. Les paysans eux-mêmes, maltraités par les soldats russes, se joignent en masse aux insurgés. Les marchands également sont décidés à sacrifier tout pour le bien du pays, et les moins fortunés donnent 500 et 1,000 roubles au premier appel.

Cracovie, 24.

Pour prouver que la défaite de Langiewicz n'a altéré en rien les résolutions des Polonais, il suffit de jeter un coup-d'œil sur le théâtre de la guerre, après que le corps principal se trouvant dans le palatinat de Cracovie s'est divisé en plusieurs détachements.

Voici les principaux combats qui ont eu lieu depuis ce temps : dans le gouvernement de Cracovie, à Poloc et à Zawiercie, dans celui de Lublin à Liping entre Krzeszowo et à Uscienice ; dans les environs de Kalisch à Kirlin et à Kazmierz, en Lithuanie, enfin dans les environs de Vilna et de Sinck. C'est la meilleure preuve que le courage et l'espoir n'ont point abandonné les insurgés et qu'au contraire ils sont animés d'une grande confiance dans la sainteté de leur cause. Les forces de l'insurrection ne sont pas épuisées, le pays entier l'aide et l'encourage. Les Polonais auront assez de persévérance pour continuer le combat qu'ils ont commencé. La jeunesse surtout est animée d'une abnégation admirable, elle semble avoir pris pour devise : Vaincre ou mourir.

Le *Gazette de Silésie*, du 28 mars, annonce d'après des nouvelles dignes de foi, que le marquis Wielopolski a perdu toute son influence, et serait tombé en disgrâce auprès du grand-duc Constantin.

Le journal la *France* nous fournit quelques renseignemens intéressans dans le résumé suivant des nouvelles de Pologne :

« La plus grande difficulté que rencontrent les insurgés polonais, c'est celle de se nourrir. Dans les premiers jours du mouvement, ils avaient généralement de l'argent en plus ou moins grande quantité, et les paysans, de leur côté, ne manquaient pas de provisions. Il fut donc facile aux bandes d'acheter ce qui leur était nécessaire pour vivre, et il n'est pas sans importance de dire que, sur beaucoup de points, ces vivres leur furent vendus au poids de l'or par les habitans des campagnes. Mais, maintenant les insurgés paraissent avoir vidé leurs bourses et les paysans leurs greniers, auxquels d'ailleurs les troupes russes ont également puisé. La rareté des vivres augmente dont chaque jour, et les bandes sont obligées de se partager en détachemens de plus en plus petits pour pouvoir subsister.

» Les dissensions violentes qui se sont élevées dans le camp de Langiewicz à la suite de son départ ne sont plus niables maintenant. Il est certain que le dictateur s'était retiré sans avertir ses soldats, pour ne pas les décourager sans doute. Malgré les deux avantages qu'il avait obtenus à Zagolcie et à Grochowiska, il s'était convaincu qu'il était impossible de résister aux masses russes qui augmentaient sans cesse. Son armée, du reste, était épuisée par des marches continuelles et manquait de pain. Il donna donc des ordres à ses lieutenants pour partager les troupes en corps de partisans et partit pour la Gallicie. Mais, dès que ce départ fut connu, un tumulte incroyable s'éleva dans le camp. Une partie des insurgés, au nombre d'environ sept cents, se retira aussitôt et passa la frontière gallicienne après avoir déposé ses armes avant d'entrer en Autriche.

» D'effroyables rivalités s'élevèrent entre ceux qui restèrent et les accusations les plus violentes furent formulées contre Langiewicz. Des lettres de Breslau apportent à cet égard un document curieux et instructif, c'est une partie de la proclamation de Langiewicz que le *Czas* n'a pas cru devoir insérer. Voici le texte tel qu'il est donné par ces correspondances :

« Peu d'heures après mon départ, la calomnie m'a dénoncé comme un traître, un voleur, un criminel. Les mêmes infâmes ont traité ma retraite de désertion et, dans leur fureur de me nuire, n'ont fait que servir les Russes et préparer un triomphe facile à l'ennemi. »

» Un peu auparavant, le dictateur justifie ainsi le mystère dont il avait cru devoir entourer son départ :

« La présence d'agens russes dans nos rangs avait rendu nécessaire de tenir se-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 1er AVRIL 1863.

—N° 2.—

BERTHE.

II

Le mariage du baron de Hautchêne avec Anna fut célébré trois semaines après leurs fiançailles. La comtesse n'eut pas plutôt conduit cette première affaire à bonne fin qu'elle s'occupa immédiatement de la seconde et partit avec Berthe pour le château de Vaux. A l'approche de ce moment décisif, Berthe eut peur. De relais en relais, elle devenait plus pâle, plus sérieuse, plus sobre de paroles, et la comtesse, qui s'en apercevait bien, essayait de la rasséréner en l'entretenant de la brillante et heureuse position qui l'attendait ; du caractère et du cœur excellents de sa future belle-mère, femme éminente par l'éducation et l'instruction. Elle parvint ainsi à la distraire et à détourner ses pensées du personnage principal. Cependant, quand elles aperçurent le château, Berthe, saisie d'un frisson, se rejeta, à demi-évanouie, dans le fond de la voiture, et n'écouta plus les insipides exclamations de sa mère sur la majestueuse allée de tilleuls et l'imposant édifice.

« Voici Mme d'Auvers sur le perron ! » s'écria la comtesse à leur entrée dans la cour.

A ces mots, Berthe rassembla toute son énergie, se rappela sa libre résolution, sa parole volontairement donnée, et triompha de sa faiblesse passagère. Mme d'Auvers les reçut avec une joyeuse cordialité, et la marquise elle-même, venue à leur rencontre jusque sur le seuil, tendit les bras à Berthe en disant :

« Mon enfant — ma fille ! Dieu bénisse ton entrée dans notre maison ! Dieu te garde et te donne la paix ! »

Puis elle la pressa sur sa poitrine, la regarda en face, la baisa au front et lui posa la main sur la tête avec tant d'amour que Berthe en fut pénétrée jusqu'au fond du cœur.

« Oh ! demanda-t-elle timidement, vous sera-t-il possible de m'aimer ? L'affection vous rendra-t-elle indulgente pour moi ? »

La marquise attacha sur elle un long regard de plus en plus attendri, de plus en plus affectueux.

« De l'indulgence, mon enfant ? Je pense qu'elle ne sera pas nécessaire de ma part. »

Puis elle exprima également sa joie à la comtesse et sonna pour s'informer si le marquis était de retour de la promenade.

En entendant dire qu'il venait de rentrer, Berthe trembla comme si on allait lui signifier son arrêt de mort ; Mme d'Auvers lui prit la main avec compassion, et Edmond parut.

A première vue, il n'avait rien d'effrayant. On eût dit un garçon de quinze ans, très-grand et très chétif : il avait les épaules étroites, les mains d'un enfant et la taille affaissée. Son visage n'était pas plus viril que sa stature, tant s'en faut ; ses traits, loin d'être juvéniles, semblaient flétris. Il avait les beaux grands yeux de sa mère, mais ils demeuraient presque immobiles, à demi fermés par des paupières lourdes et inertes, et leur morne expression de mélancolie disait que l'âme était opprimée par le corps malade. Sa fine chevelure noire, peu abondante, laissait presque à nu un front déshérité du cachet de l'intelligence. Sa mise était élégante et son linge très-fin.

Lorsqu'il entra lentement, appuyé sur le bras d'un jeune homme, à la fois son valet de chambre et son camarade de jeux, il n'inspira d'abord que de la compassion à Berthe, dont les yeux se remplirent de larmes. Ces douces larmes furent un baume pour le cœur maternel de la marquise, qui en ce moment critique avait jeté en tremblant un regard scrutateur sur Berthe.

« Mon bon Edmond, dit-elle à son fils, tu arrives à point pour saluer ta fiancée. »

Edmond s'inclina timidement, mais avec convenance, devant Berthe, et dit d'une voix lente, comme s'il était contraint de peser toutes ses paroles et comme s'il avait peine à mouvoir les lèvres :

« Cela me fait plaisir... grand plaisir... très-grand plaisir ! »

Pas l'ombre de joie ne se manifestait cependant sur sa physionomie, dénuée d'expression. Sa mère l'ayant présenté à la comtesse d'Oisebras, il lui répéta exactement la même phrase qu'à Berthe, puis il s'assit et ne prit pas la moindre part ni le moindre intérêt à la conversation, se contentant de répondre clairement et en quelques mots à une couple de questions de sa mère.

Pendant le thé, il se conduisit comme un malade rendu apathique par la prostration de ses forces ; il n'avait d'ailleurs, en cet état, rien de repoussant, rien de la brute, ce qui allégea indiciblement le cœur de Berthe. Les jours suivants la délivrèrent d'un autre poignant souci : elle remarqua qu'Edmond n'était familier avec personne.

La marquise avait beau baiser son fils au front et lui caresser les joues, Mme d'Auvers avait beau lui sourire et lui faire des agaceries, il ne répondait que par un triste sourire de reconnaissance, qui s'éclairait parfois un peu quand il rencontrait celui de sa mère.

Comme il ne s'inquiétait jamais de qui que ce fût, on regarda généralement comme une sorte de miracle cette simple question qu'il fit un matin à Berthe : « Comment avez-vous dormi ? »

Il se livrait sans cesse à des occupations en grande partie purement machinales. Il fabriquait des petits objets en carton, s'exerçait dans la calligraphie, allait se promener et soignait ses fleurs et ses oiseaux. Jamais il n'était seul ; deux valets de chambre alternaient nuit et jour auprès de lui. Son médecin particulier couchait, en outre, dans une chambre contiguë à la sienne, tandis que sa mère et son précepteur se tenaient constamment dans son voisinage pendant la journée.

Le contrat de mariage fut dressé tel que le demandait la comtesse d'Oisebras, la marquise ayant déclaré que son fils et elle consentaient à toutes les conditions. Elle voyait Edmond de l'œil le plus prévenu, le plus maternel ; il lui semblait plus aimable, meilleur et plus touchant qu'à personne au monde. Pourtant elle ne se dissimulait pas quel immense sacrifice faisait Berthe en lui accordant sa main, et elle ne revenait pas de son étonnement au sujet de la comtesse.

« Dieu soit loué ! lui dit cette dernière la veille du mariage, j'ai fait mon devoir ! Je mourrai tranquille maintenant, car je sais ma fille aînée en position de me remplacer auprès de ses frères et sœurs qui ne seraient pas établis à ma mort. Je puis compter sur elle et sur mes autres filles, que j'ai élevées dans mes principes sévères : le devoir avant tout ! J'espère, Mme la marquise, que vous trouverez en Berthe la fleur de cette éducation. »

La marquise, qui ne faisait jamais de phrases, remercia de tout cœur la comtesse du présent inestimable qu'elle recevait en sa bru, et se félicita dans son for intérieur de ce que Berthe, au lieu d'avoir hérité du beau langage de sa mère, exprimait simplement et sans détour.

« Les détails comme l'ensemble, lui avait déjà dit Berthe, marchent si parfaitement ici, sous votre direction et sous vos yeux, Mme la marquise, que je me demande en vain en quoi je pourrai me rendre utile, et que je redoute fort de vous être à charge, car je n'aperçois aucun vide qu'il me fût possible de remplir.

— Ma chère enfant, lui avait répondu la marquise, mon intention n'est pas de t'assigner un pareil rôle. Tu n'es pas nécessaire à telle ou telle place, mais partout ; ta vive jeunesse et ton cœur chaleureux feront notre joie à tous et animeront notre monotone existence.

— Mais je n'ai ni gaîté ni enjouement !

— Je ne t'entends pas rire et chanter du matin au soir, en effet ; mais cela n'est pas nécessaire non plus ; ta seule présence suffit. La jeunesse par elle-même répand du charme, comme au printemps la terre répand un parfum, sans